Julien Bondaz

L'Exposition postcoloniale.

Musées et zoos en Afrique de l'Ouest (Niger, Mali, Burkina Faso)

Paris, L'Harmattan, 2014, 345 p., bibl. (« Connaissance des hommes »).

UNE DOUBLE focale structure l'ouvrage de Julien Bondaz. L'auteur utilise des musées et des parcs zoologiques d'Afrique de l'Ouest comme terrain ethnographique, non pas pour se référer à l'époque révolue de la colonisation, mais pour en déceler les traces. À Bamako, à Niamey ou à Ouagadougou, il dévoile la volonté des États désormais indépendants de ne plus s'en tenir soit à une monstration se limitant à l'animal, soit à une muséographie que les ethnologues s'étaient appropriée, faite de fétiches et de masques esthétisés. Le pari n'est pas évident. Qu'il s'agisse des zoos ou des musées, l'ambivalence prévaut quant au statut réciproque associant plus étroitement des représentations liées aux valeurs et aux pratiques de l'espèce humaine et à celles du non-humain : « À travers le musée et le zoo, ce ne sont pas seulement des objets et des animaux qui sont exposés et transmis, c'est aussi le principe même de leur mise en exposition » (p. 296). À la différence des musées ou zoos européens, l'objectivation muséale ou zoologique ne peut, ici, faire l'impasse sur les subjectivations dont objets et animaux sont porteurs. Étayé de nombreuses références à divers auteurs, l'ouvrage éclaire ces mises en abîme que sont, en dernier ressort, ces réincarnations de réels disparus ou évanescents. Il donne à voir et à saisir ces positionnements,

façonnés suivant les contingences historiques et sociales : indépendance nationale, luttes sociales et celles dites ethniques dans leurs multiples dérivations coloniales et postcoloniales. Au cœur de la réflexion de l'auteur, on perçoit ce que les présupposés des zoos en Europe adressent et disent, aux Occidentaux. De ce fait, ils peuvent fonctionner comme des leurres de par l'incommensurable hiatus les séparant de leurs émules postcoloniaux, qui, de leur côté, tentent au mieux d'inverser le paradoxe auquel ils sont confrontés. En Occident, les vitrines des musées et les cartels explicatifs étouffent irrémédiablement, mais, dans le contexte des zoos postcoloniaux, ils sont poreux et assignent d'autres significations.

L'auteur croise implicitement des mises en expositions zoologiques et muséales qui relèvent de registres socio-anthropologiques différenciés. Il montre, dans un premier temps, la manière dont des ex-colonies présentent leur propre faune et artefacts à leurs propres concitoyens. Il s'agit de reconstituer une histoire nationale en parvenant à se soustraire des catégorisations coloniales. Il ne s'agit plus, en revanche, d'interpeller les sens des Européens jouissant de ces monstrations, tel, jusqu'à une date récente, leur regard univoque sur une mythologie emprunte d'exotisme autour d'espèces associées à l'idée de « sauvagerie ».

Les premiers musées et zoos coloniaux créés en Afrique de l'Ouest avaient pour but de permettre aux Européens d'appréhender la diversité qu'ils étaient désormais amenés à croiser, éventuellement à étudier. La *doxa* coloniale les avait fortement structurés, en les marquant au sceau réifiant de la conquête des continents, des populations, de leurs richesses, de leurs valeurs coutumières et, comme en surplus, de leurs espèces animales. Les administrateurs européens, initiateurs des zoos et des musées dans les colonies, abordaient donc les mises en exposition sous ces angles.

Le zoo de Bamako, créé sur les flancs et au pied de la colline de Kouloba, siège du gouvernement au temps de la colonisation, est l'un des plus anciens de l'Afrique de l'Ouest. Michel Leiris, pendant que Marcel Griaule mettait au point avec le lieutenant-gouverneur de la ville les derniers détails avant la mise en route de la mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti, y fit une visite le 6 août 1931 : « Au jardin zoologique, des enfants tout nus s'extasiaient devant les oiseaux et les singes et les adultes stationnent longuement aussi. Universel orgueil humain ! »¹. Ces regards émerveillés, admiratifs des Africains captés par Leiris, auraient pu être ceux d'explorateurs en herbe visitant le jardin d'Acclimatation du bois de Boulogne. Mais là, au Soudan, dans ces années de l'Entre-deux-guerres, on pourrait imaginer, selon moi, que les Africains affirmaient, dans le contexte même de la colonisation et de leur statut d'« indigène », leur supériorité sur ces animaux privés de toute liberté. Leurs positions d'indigènes relevaient d'une captivité non moins réelle mais relativement plus symbolique. Le zoo fonctionnait alors comme un transfert, un renversement des valeurs croisant leur double identité, celle de colonisé et, dans cet espace zoologique, d'humain.

Comme l'indique Julien Bondaz, musées et zoos postcoloniaux doivent s'inventer une rhétorique, une raison d'être. Cela se fera le plus souvent sur les reliquats des structures initiées par les colonisateurs :

bâtiments, espaces paysagers. *Quid* des scénographies et des animaux ? La savane, le désert ou la forêt sont souvent à portée de vue, ce qui n'est pas le cas de la faune. La précarité des moyens alloués limite les présentations animalières. À Ouagadougou, la ménagerie n'accueille qu'un nombre restreint d'espèces, dont quelques tortues, crocodiles, singes et, en plus grand nombre, oiseaux.

Les zoos postcoloniaux comme les musées attenants sont en prise avec le dilemme de l'exotique familier, donné à voir comme un sujet d'intérêt. À l'instar de l'administration du jardin d'Acclimatation du bois de Boulogne qui a mis en place une ferme où se côtoient, entre autres, poneys, chèvres, cochons, lapins, vaches ou moutons, on ne montre plus des animaux « exotiques » provenant de terres lointaines chargées de mystères, mais des animaux locaux. Il en est de même pour les objets présentés dans les musées postcoloniaux qui ne visent pas l'extra-ordinaire mais le proche : « Donner un sens à ces objets pour inciter les jeunes générations à les apprécier et à les respecter, et à y voir, au-delà d'un contenu symbolique à rechercher, un témoin de leur propre histoire et de leur identité. C'est le défi qu'il faut relever » (cartel au Musée national du Mali à Bamako, p. 149).

Or, s'agissant des animaux, la disparition de nombreuses espèces hier endémiques rend leur présence dans les zoos à Bamako, à Ouagadougou ou à Niamey pertinente pour des générations de plus en plus urbanisées. Les occasions d'apercevoir ces espèces aujourd'hui en voie d'extinction dans leur milieu naturel se raréfient en effet, même pour les petits Maliens, Burkinabés ou Nigériens. Le proche devenant difficilement approchable, il faut donc avoir recours aux réserves, aux parcs animaliers et, *a fortiori*, aux zoos, comme l'indique un agent de

1. Citation extraite de *L'Afrique fantôme* (1934) (cf. Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, précédé de *L'Afrique fantôme*, éd. par Denis Hollier, Paris, Gallimard, 2014 [« Bibliothèque de la Pléiade »] : 113).

celui de Bamako : « Les Maliens ne vont pas au musée parce que ce sont les anciennes coutumes qu'ils connaissent déjà [...]. Les Maliens préfèrent venir ici [au zoo] voir les animaux qu'ils n'ont pas l'habitude de voir » (p. 159).

Plus encore, les représentations magico-religieuses associées aux animaux et aux objets par les visiteurs confrontent les muséologues et zoologues postcoloniaux à des enjeux que leurs collègues occidentaux ne connaissaient pas. Certains visiteurs, en effet, réagissent vivement lorsqu'ils se trouvent confrontés à des objets liés à des rituels qui ont marqué et marquent encore leur identité, car ils sont susceptibles d'être toujours porteurs de forces invisibles. Ces craintes valent également pour les membres du personnel (conservateurs, guides, gardiens...) que Julien Bondaz a longuement interrogé. Ainsi ces femmes travaillant au musée burkinabé qui se demandent si les masques qu'elles côtoient chaque jour ont été désacralisés ? (p. 256). Portent-ils toujours des pouvoirs résilients et qu'en est-il de la relation rituelle ? Dans les zoos, l'encagement des animaux arrachés à leur milieu naturel est aussi perçu comme un facteur de risques, pour les animaux eux-mêmes qui sont dès lors affaiblis, mais aussi pour les visiteurs locaux pensant que, malgré leur « domestication », les animaux sauvages conservent leur pouvoir ou le génie qu'ils sont censés incarner.

L'« exposition postcoloniale » serait donc le passage de la présentation laïcisée d'artefacts ou de spécimens animaux à « l'attribution d'une subjectivité ou d'une intentionnalité à des humains mais aussi à des non-humains : des objets, des animaux, des entités invisibles » (p. 306) qui entrent désormais en interaction avec leurs visiteurs. « Ce n'est plus l'objet qui s'expose, mais le visiteur ou l'agent du musée » (p. 197).

Comme en écho aux écrits de Jean Bazin dans *Des clous dans la Joconde*², Julien Bondaz ouvre la réflexion sur les devenirs potentiels non seulement de ces mises en exposition postcoloniales, mais également des marges de « liberté » que peuvent s'autoriser administrateurs de zoos et de musées, conservateurs et, plus encore, artistes contemporains dans des espaces mondialisés. Ils sont autant d'agents et d'acteurs à la recherche d'une surdimensionnalité hybride se voulant novatrice. L'animal et les fétiches y sont ou peuvent y être convoqués. Les musées et les zoos postcoloniaux évoluent dans un espace et un moment où pivotent les constituants antérieurs, ceux des zoos « pédagogiques ».

Pierre Bouvier

2. Jean Bazin, *Des clous dans la Joconde. L'anthropologie autrement*, Toulouse, Anacharsis, 2008 (« Essais »).